

L'ARCHE *Editeur*

**Werner SCHWAB**

Fosses ouvertes, fenêtres ouvertes

Traduit par  
Michael BUGDAHN, Mike SENS

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

***L'Arche Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

WERNER SCHWAB

Fosses ouvertes  
Fenêtres ouvertes

UN CAS de motmissement

*Une comédie*

*Rajoudédiée vers les rencontres avec Elisabeth Pirker*

Texte français :

Mike Sens  
&  
Michael Bugdahn

## PERSONNAGES

LUI

ELLE

LE VÉHICULE

LUI et ELLE sont des gens plutôt jeunes de style urbain. Le véhicule agit en pantomime. De par sa fonction il est le plus neutre possible quant à la définition de son sexe, et se munit selon la circonstance d'attributs les caractérisant, LUI et ELLE, perruque, veste, et cetera. Lorsque dans les didascalies il est désigné par le "véhicule nu", il est dépourvu de tout attribut et ressemble à une poupée nue, sans poils ni cheveux. Le véhicule met à exécution les associations et variantes secrètes de pensées. Par le véhicule est exemplifié ce que la construction linguistique empêche de par sa nature. Il représente la troisième chose qui apparaît lorsque deux personnes cherchent à se rapprocher.

## ESPACE

Les quatre premières scènes se déroulent dans un appartement le plus quelconque possible qui n'appartient à personne, mais fournit en tant que lieu sans cesse des motifs et présente presque un comédien de plus, ce qui pourrait vouloir dire qu'une chambre à coucher joue par exemple une chambre à coucher.

Scène cinq\* et six ont lieu à la soi-disant campagne. Une maisonnette, un jardinet, tout ça abandonné, tout ça à titre d'exemple.

La scène sept et huit résonnent dans un environnement de parc à ferrailles.

## LA LANGUE

On parle de façon extrêmement recherchée. On donne une couleur personnelle aux mots pour s'aider mutuellement à y voir clair, si possible. Chaque mot, chaque association intellectuelle est en fait un ballon d'essai. Par ailleurs on contemple ce qui se dit comme du sang frais que l'on voudrait prendre dans la bouche après s'être blessé.

\* L'édition allemande et le tapuscrit indiquent "scènes six et sept". De toute évidence, il s'agit d'une erreur passée inaperçue ; les didascalies au début des scènes correspondantes précisent très clairement les lieux. (N. d. T.)

3.

## Première scène

*Première pièce, la nuit.*

LUI :

Recherche-fondamentale-sur-le-droit-d'utilisation-du-salon ; ciel, aussi haut qu'il se doit lui-même de l'être, un mot peu profond. Cette pièce vous est-elle familière?

ELLE :

Vous vous renseignez sur une œillade usée comme sur une curiosité touristique à voir absolument. Un endroit qui nous a fait déraiper à une quelconque époque jadisée, on le retient et on le coche. C'est la politique des lieux ignobles qui se distingue par sa rudesse de toutes les notions de petits lieux.

LUI :

Vous m'avez donc devancé... me prenant au dépourvu en montrant, bien sûr dans le but de me prendre au dépourvu, une sensibilité envers un lieu général. Nous sommes les seuls à encore être ici, tout le reste a filé chez soi et au loin. On nous a laissés seuls, éventuellement devant des arrières-pensées imbues d'elles-mêmes.

ELLE :

Sottises. Je manœuvre une mémoire stérilisée de mes propres mains. Le fait d'être tombé un jour constitue un échange d'expériences avec un lieu que seul l'être doté d'une faible sensibilité se croit obligé de réitérer. D'ailleurs, il n'arrive pas souvent à ma personne d'arriver trop tôt sur les lieux d'une convivialité ou plutôt de s'y rendre. Je déteste accepter des invitations dont l'acceptation est par trop visible parce qu'on y a répondu de façon trop exagérée. Nous sommes arrivés trop tôt et il est trop tôt en soi. À vrai dire, trop tôt porte en soi un goût plus répugnant que tout ce qui est trop tard.

LUI :

Goûter aux souffrances et vomir, les aliments comme paysage, vous comprenez, les aliments de base comme paysage résidentiel, les aliments corporels à un endroit embarrassant. Cela vous intéresse-t-il?

ELLE :

N'hésitez pas à le formuler de façon encore plus embarrassante.

4.

LUI :

Il faudrait être capable de communiquer les souffrances de salon jusqu'à ce qu'une personne extraterrestre, une autre personne donc, soit saisitionnée d'une telle pitié, qu'elle ne serait plus capable d'avoir sur elle la moindre pitié parce que plus aucune souffrance auto-étrangère ne trouverait sa place ... une personne qui de tant de compréhension resterait incomprise. Une personne pareille, je lui devrais une fière amitié, ou bien on pourrait prétendre : Je n'ai besoin de rien, je hais tout ... à aucun moment je n'ai pas haï. C'est qu'on peut tout aussi bien démontrer une pareille chose, car je voudrais que cela t'apparaisse bien éclairé comme volonté derrière vous et moi.

*Entre le véhicule déguisé en LUI. IL le couche sur la table et lui laisse le temps de s'y tordre de douleurs.*

ELLE :

Enflammé, vous lancez donc à cette pièce un discours sur vos possibilités de séjour. Je vois déjà clairement près de moi tout ce qui définit votre mine et ce qui l'a élaborée ... et ça suffit. Arrêtez-vous.

*LUI fait signe au véhicule : de disparaître. Le véhicule sort.*

LUI :

Envies et divertissements sont de toute évidence ligotés aux lieux plus fermement, plus véritablement et bien plus profondément que cela ne saurait plaire à une personne extraordinaire comme toi, même si de par votre personnalité vous devez juger les locaux mieux et de façon plus efficace que toute autre personne dont j'ai dû faire la découverte. Châtié et chez lui, un corps l'est dans une rue qu'on peut retrouver à tous les coups, tous les jours une même maison, le palier a tout au plus le droit d'être parfois plus crade qu'au cours d'une maison journalière passée et la clé de la porte de l'appartement est depuis bien longtemps en âge de pouvoir ouvrir toute seule si un jour son sombre propriétaire est un peu plus ivre.

ELLE

L'orgueil se pointe après la chute. Un chez soi est surtout un endroit où l'on a fait une chute, en passant et de son plein gré, un petit endroit ayant atteint la majorité qui n'est plus dans l'obligation de nous concerner en quoi que ce soit, un lieu qui a claqué son potentiel dépassant les bords.

*ELLE frappe deux fois dans ses mains. Le véhicule, déguisé en ELLE, entre tenant un miroir devant le visage ; il fait le tour du salon, donne des coups de pied négligeants à divers objets, puis disparaît.*

5.

LUI :

Et que le reflet dans la glace se comporte de façon concluante ne change rien au fait qu'à chaque pièce a été affecté son corps. On est l'homme le plus public quand on croit remettre en état de marche sa propriomachine unique en privatisant. L'homme public s'acquitte de ses tâches comme une digestion de ce qui a été descendu vers elle. L'homme public s'interroge apparemment involontairement à voix haute sur la question de savoir comment peut être sauvé et consolidé le fait qu'à tout un chacun a été affecté un boîtier corporel, puisqu'on le reconnaît en propriorègle générale régulièrement.

ELLE :

J'imagine comment j'entre prétendant vis-à-vis de ta personne à vous avoir causé un accident de la circulation ayant entraîné derrière lui un mort. Je poste devant mes yeux imaginaires comment tu baisses les bras jusqu'à ce qu'ils touchent le sol du moment pour m'expliquer, dans le détail et imbibé du désir de mort, que tu t'imagines depuis des années comment j'encombre un logement de moi-même déclarant en passant que j'ai un amant, enfin tout ce que le temps de vie communohumaine peut bien entraîner comme conséquences quand elle dure assez longtemps entre deux personnes.

*LUI se lève, lui baise la main et se rassied. Déguisé en LUI, le véhicule entre, l'embrasse, ELLE, sur la bouche et disparaît.*

LUI :

En fait la souffrance n'est point ce qui fait saillie, le métastatique. La souffrance est une géométrie trop vivement irriguée, et le fait que même la topographie la plus minable nous force encore à reconnaître notre étendue et à en faire la découverte complète, est le bonheur automatique au milieu d'un paysage à malheur. Mon assassin reconnaît ses victimes avant même qu'ils se présentent devant ses sens pour pouvoir lui témoigner leur reconnaissance. Comme tout, tu as de l'importance en toi et au-delà de toi.

ELLE :

Je viendrais te voir si vous n'étiez pas présent là où vous êtes en ce moment, si tu étais chez toi là où je ne suis pas obligée d'habiter. Ce que tu penses de moi ne me serait pas indifférent, car je saurais que tu te creuserais implacablement la tête à mon propos. Je viendrais implacablement te voir et ferais pression pour extorquer votre hospitalité naturelle de votre corps. Dans l'entourage de l'hiver on a parfois vite fait d'attraper froid, alors on presse les vitamines des fruits

6.

de l'exotisme pour ne pas être obligé de les engloutir tout de suite, les fruits, mais au contraire pouvoir les iningurgiter en passant, ou alors on presse contre soi-même un corps, qui réchauffe en règle générale. Tout est simple de façon répugnante, beaucoup trop simplet comme offre.

*Entre le véhicule, déguisé en ELLE; il s'assied très proche de LUI tandis qu'ELLE s'en écarte un peu plus. Le véhicule appuie brièvement sa tête contre son épaule à LUI, puis disparaît la queue entre les jambes.*

LUI :

J'habiterais seul et je dormirais mal, j'habiterais mal et je dormirais seul ... voilà ce que je dirais, si j'étais quelqu'un mené par une vie néantisant le sommeil et le logement en sécrétant de la solitude ... si j'étais stigmatisé d'une absence d'humains et vivais sans relâche en compagnie de l'absent du moment ou plutôt mourais spéculativement à petites doses. C'est la question d'une joue sur un ventre avec l'indifférence bleue ciel des origines des ventres et des joues ou les circonstances d'une validité de notre joue à nous sur un ventre élu, qui remet tout à sa place. En raison de sa manifestation spécifique toute forme de validité est une catastrophe sensuelle concernant les êtres humains humainement semblables. Vous savez, mon facteur ressentirait mon adresse comme une première marque odorante, comme une cavernité enviable, pitoyable, mal famée ; à l'aide de son nez il tenterait d'accéder à mes lettres adressées à moi par moi-même, de grignoter ma réalité olfactive. Ce sont les usufruitiers réunis comme environnement qui transforment nos vêtements en nos sous-vêtements à nous, sur lesquels ils veulent mettre la main, sous lesquels ils n'espèrent se retrouver en aucun cas, rien qu'étrangeté, perversité ... cachotterie ... rêve de vêtements.

ELLE, *légèrement exaltée* :

Généalogie, marché et économie. Votre préférence personnelle fait le feu follet sans le moindre lien. Tout produit pratique en conformité avec le règlement la juste fornication avec tout autre produit. Tu choisis très personnellement un produit dans la gamme et finis toujours par acquérir en toi-même l'intégralité de la gamme de produits. Je gémissais par exemple sous la pression de la qualité des draps. À l'étage en dessous des draps sont distribués contre paiement, les aliments permettant à l'humanité polysexuelle d'infliger avec régularité des taches aux draps, contre lesquelles on peut acquérir au même étage la lessive appropriée. À l'étage en dessus de la vacherie drapière on brade les jouets pour les personnes-gamins que l'on engendre sur les draps. Et pour finir, les chiens devant le magasin, attachés aux supports pour vélos, accompagnent de leurs glapissements les propriétaires de chien partants pour forcément tout acheter à bout, en commençant par les draps.



7.

*Entre-temps, le véhicule est entré, trainant derrière lui sa boîte à accessoires. Il se déguise en ELLE et allaite un bébé imaginaire. Il finit par se déguiser en LUI et promène une poussette invisible. Il se retire de façon compliquée.*

LUI :

Je me saoulerais dans les délais et irais au bowling, les jours que l'on nomme week-end. Un sauna mixte ferait le reste. Les soleils quotidiens se lèveraient rose-sang-rougeâtrement et auraient l'authenticité des couchers de soleil tapismuralesques de tous les salons douillets de ce monde, pendant que je repousserais mon chapeau à large bord sur la nuque et que j'enverrais sur les ondes le murmure du nom extrêmement fatal d'une relation extraconjugale riche en rebonds et avec ça je pourrais imaginer selon mon bon plaisir les parties du corps adéquates allant avec, moi qui, ça va de soi, veux rester en tête-à-tête avec mon abondance.

*Le véhicule, déguisé en LUI, se montre d'un côté de la scène, se caresse successivement de façon tendre et obscène, prend une pose de vainqueur, puis disparaît.*

ELLE :

Un visage blême contre les couleurs de la belle bêtise. Je me regarde in extenso via mon visage blême. Mon visage me raconte à moi-même moins comme événement que comme expression, comme histoire de son expression. Les projets de grande envergure racontent toujours des histoires beaucoup trop petites, la restriction comme hostilité historique fout, sous certaines conditions, une splendeur sur le bord de la route. Mon visage aurait votre goût si tu pouvais me raconter. Avec mon visage blême je pratique un parler blémement ampoulé, comme on se croit obligé de le dire sur mon compte. N'empêche qu'il ne s'agit là que des possibilités de la force probante d'un lieu et de ses usagers conditionnés par ce lieu. À l'intérieur d'une anthropolocalité rien d'autre ne doit arriver, selon la volonté du lieu, que ce qu'une mémoire a préparé par une longue main.

D'ailleurs, je vous connais peut-être depuis douze heures.

LUI :

Je crois que je vous inclus probablement depuis douze heures quand je pense aux choses qui me concernent.

*La lumière a doucement baissé alors que dehors point un matin.*

*Fin de la première scène.*

8.

## Deuxième scène

*Cuisine, la lumière du jour point petit à petit. LUI se trouve dans l'encadrement de la porte et rit. Le véhicule est assis à côté d'ELLE à la table de cuisine et sanglote, se lève cependant peu de temps après et sort.*

ELLE :

Vous riez. Pourquoi ris-tu lorsque tu perçois ma personne dans le contexte plus intime? Ririez-vous si tu pouvais me voir sans moi? Riez-vous si, lors de mon absence, vous voulez me rencontrer par la force de votre mémoire? Se pourrait-il que vous soyez démunis de regard parce que tout ce qui peut se regarder devra être pour toi contenu dans la mémoire?

LUI, *s'assied, mais lui tourne le dos :*

Le rire est la perte en tant que gain. Le rire est l'avant-goût de notre propre héritage lorsqu'on se rend compte que sa propre prise sur soi-même se relâche. Ça devient dangereux et je ris. Haineux, chaque cadavre oculaire s'annonce et la haine du cadavre est identique à ma propriohistoire. Un régalage pour les yeux devrait être quelque chose que tu ne concerne en rien et dont moi : en tant que hé-vous-comment-ça-va-monsieur, peut m'en foutre.

ELLE :

*ELLE frappe dans ses mains, le véhicule déguisé en LUI entre en clopinant. ELLE l'embrase violemment et lui donne un coup de pied; effaré, il replie.*

Chose prétextée, vous savez ?

Bizarrement offerte.

Play-back.

Mensonge évident à propos.

Images de chevaux de course sellés en deux dimensions.

Il vous est visiblement non-difficile d'assassiner quelqu'un. Quelqu'un comme toi, on le connaît dès à partir sa naissance si l'on veut être en mesure de reconnaître dès un début. Et on ne peut mieux se passer que de toute chose qui est obligée de faire comme si elle était tout.

*ELLE lance un verre sur LUI, IL l'évite négligemment.*

LUI :

*LUI frappe dans ses mains. Le véhicule déguisé en LUI fait brusquement irruption, prend un autre verre dans le placard de la cuisine, sert soigneusement du vin, ramasse les éclats de verre et disparaît.*

Vous domestiquez votre environnement et assouvissez parfaitement en cachette vos besoins à l'abri naissant du vent. L'absence officielle de besoins a encore fait honneur à n'importe quel personnage. C'est qu'on

9.

l'appelle beauté quand on consomme en passant et après coup. Cela permet l'humiliation discrète de soi-même devant le somptueux buffet de la réalité. Et tout ce qui est propriopersonnel est travesti par l'offre absolue.

*Le véhicule déguisé en ELLE entre avec un plateau surchargé et tourne sans succès autour d'ELLE; déçu, il fout le plateau par terre et disparaît. LUI boit avidement un verre d'eau-de-vie.*

ELLE :

Vous buvez, comme toujours, pour vous faire comprendre. Voilà que vous voulez encore dériver vers votre périphérie unicolore, comme toujours, en dépit du fait que je vous reconnais seulement depuis autrement peu.

LUI :

C'est à dire, tu sais attendre : sans attendre. Vous savez que tout doit toujours perpétuellement revenir à la maison et vous vous y joignez, lorsqu'on peut en avoir marre, lorsque c'est devenu inoffensif après un accès d'émotion stylistique. Ben, et puis vous vous intéressez en plus à une dangerosité d'un tout, parce que tu dois tout de même pouvoir continuer à avoir de quoi t'occuper ad futurum.

ELLE :

En buvant tu dissimules ton mutisme exagéré comme un objet mochement précieux que l'on peut entraînementairement coffrer dans un placard, dans un tabernacle, dans une inutilisation.

LUI :

Tu as raison, je vais boire moins et avoir plus peur de vous. Tu seras plus forte que moi et moi moins distrayant.

*Faisant l'abstinent, LUI repousse la bouteille d'eau-de-vie. Le véhicule déguisé en LUI fait brusquement irruption, remplit une fiole et la LUI met dans sa poche revolver. LUI se lève et jette la bouteille d'eau de vie presque vide à la poubelle.*

ELLE :

Tu refuses comme un malade ce que tu pourrais accomplir. Tu deviens étranger à toi-même quand tu agences un soi-disant monde, bien que tu sois absolument obligé d'être le premier à agencer le monde. Ton manque d'assurance est le manque d'assurance de tous les dictateurs et assassins convaincus qu'une mission leur a été confiée. Il y a de la cruauté dans ta balourdise.

10.

*Le véhicule déguisé en ELLE entre en personnage très important, LE gifle avec une casquette militaire, LUI arrange négligemment les cheveux et LUI envoie ironiquement un baiser avec la main, avant de disparaître.*

LUI :

Votre anormalité s'alimente de vous à travers votre capacité d'être consciente de vous et bien sûr à travers votre obligation d'être consciente de vous. Et s'agit-il alors d'une vraie anormalité? Ma personne doit être consciente d'elle-même, à la vôtre ce n'est cruellement pas nécessaire.

J'inflige délibérément un carnage à mon environnement et alimente par cela une dette historique asservie à mon propre corps. Tes victimes prennent gentiment congé et se noient chez eux dans la cuvette des W.-C.

ELLE :

Etes-vous automobiliste? Etes-vous contribuable, locataire, fils à maman, spectateur de concert, citoyen ? Peut-être même un vrai autrichien? Utilisez-vous des toilettes publiques, moyens de transport en commun et bibliothèques publiques?

C'est incroyable de voir à qui et à quoi vous devez sans cesse appartenir ... et tout ce dont vous devez tenir comptabilité à cause de votre conscience de vous-même.

*LUI se lève posément, sort le flacon de sa poche et le vide cul sec. Entre-temps, le véhicule déguisé en LUI est entré et a pris un couteau de cuisine dans le placard; il le LUI tient maintenant sur la gorge tout en se déguisant en ELLE. IL lui donne un coup de pied, sur quoi le véhicule sort.*

LUI :

C'est la cuisine. Des cuisines m'ont depuis toujours rapetissé. J'ai pas mal grandi dans une ambiance de cuisine résistant avec véhémence. Nous autres, on a fait nos besoins dans les cuisines et tous même, et même comme tout le monde en tant que majorité.

*Le véhicule déguisé en LUI s'est assis à côté d'ELLE, une grande tétine dans la bouche.*

ELLE :

Les sismographies existentielles de fantômes de cuisine ne m'intéressent guère. Aucune cuisine ne me dit rien, voilà pourquoi toute cuisine me laisse toujours en une paix. (*Le véhicule sort.*) Celui qui a appris à faire la cuisine n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Celui qui a cru devoir savoir faire la cuisine a dû avoir ses raisons de se soumettre à des organisations organiques.

11.

LUI :

Une possibilité de faire don d'une réponse est la suivante :

Vous êtes quand même un vrai être vivant, c'est pourquoi il est plus avantageux de se sentir obligé de t'absorber émotionnellement en soi, toi en tant que personne désillusionnante. Une émotion donc. Je prononce le mot émotion contre vous. D'un autre côté une illusion perdue signifie l'assassination d'une existence, laisser mourir de froid un vrai être humain, la mise à nu d'une affirmation anthropoforme.

La deuxième réponse sans possibilités, la voici :

Tu as raison parce que tu as raison, et ça c'est encore à plus forte raison une désillusion.

ELLE :

Avez-vous décidé comment vous voulez aménager votre nouvel appartement, ou bien êtes-vous tenté de laisser la nuit vous porter conseil et réévaluer la chose? Vous feriez par contre bien de ne pas trop tarder à prendre une décision parce que notre période de liquidation des stocks approche de sa fin. Ensuite tout sera évidemment plus cher chez nous.

LUI :

Vous faites donc également partie des personnes invitées ici. Connaissez-vous l'hôte depuis longtemps? J'ai dû fréquenter au moins une même école que notre hôte, vu comment les choses sont façonnées ici niveau ambiance : c'est-à-dire une chambre d'enfant toujours pas entièrement pourrie, comme vous pouvez le constater. Mais vous ne pouvez pas vouloir le constater. Même si c'était vrai, vous seriez pour ce, qui est : invisible.

ELLE :

Nous devrions nous calmer. C'est n'importe quel appartement, un manque de caractère quelconque comme logement et pour cette raison largement, et j'insiste : largement un no man's landisme.

LUI :

Deux personnes apparemment invitées qui, dans une unité résidentielle donnent représentation d'un couple marié qui s'imagine ne pas être marié, feraient mieux de ne pas vouloir représenter une vendeuse de meubles et un client de meubles qui font semblant d'être des agents d'instauration d'indifférence mobilisant le mobilier seulement au service de garde.

12.

ELLE :

C'est certainement dû à mon éducation que je trouve chic de me forcer à rougir parfois et à être marginalisée.

*Le véhicule déguisé en ELLE transverse la scène en se maquillant de manière coquette.*

LUI :

Le but involontaire est donc de trouver la validité indifférente sans la chercher. Il semblerait que j'ai de l'affection pour vous, je dois pouvoir me croire cela. Je dois encore me faire pénétrer le corps de certaines choses relevant des voies de vrai fait en croyant, choses en fait invraisemblables, ce qui à vrai dire plaiderait finalement quand même en faveur des choses et contre la croyance, ce qui en revanche peut sauver les gestes et les faits.

Il est grandement temps de sécréter une image déclarant l'amour, c'est-à-dire : S'il devait nous arriver de nous approcher l'un de l'autre, quoi que cela peut bien vouloir dire, alors un pigeon puant tournoiera au-dessus de la ville comme un rapace en dépit du fait qu'il fera nuit et que l'oiseau sera invisible, et bien qu'aucun pigeon ne vole la nuit et bien que, supposé que le pigeon soit un rapace nocturne, les rapaces nocturnes ne tournoient pas. Toujours est-il que l'on pourra suivre un oiseau par tous les sens comme un rien de l'espèce d'oiseaux, bien qu'il ne s'agisse pas du Saint-Esprit. Dans ces circonstances ornithologiques, il se pourrait que vous n'ayez plus envie de rougir avec art et que vous soyez capable de céder sans la moindre pudeur vos meubles, leurs intentions de signification meublistiques y compris.

ELLE :

Dans l'obscurité mon effort pour rougir ne pourrait pas se voir de toute façon. Le fait que mon séjour dans la marginalité reste invisible, sera sans doute dû à votre auto-éducation, très développée, je l'espère.

Ou pour le dire en bien d'autres termes : Les maisons individuelles se mettront en marche pour lancer un ultimatum. On devra précipitamment prétexter qu'on cultive malgré tout des cactus et aimerait follement disposer d'un jardin d'hiver. Je viderai alors la piscine en plein été sans avoir de l'affection pour vous en dépit du fait que, à l'occasion d'une excursion touristique en ville, vous aurez exterminé tous les écureuils et que je peux trouver tes fantasmes de solution finale charmants et excitants.

13.

LUI :

C'est une pensée avec bon fondement, une idée qui incite à se brosser les dents en étant allongé. Inconcevable ce qu'une journée est tout de même capable de faire de nous. En quelque sorte un cas de goût de l'eau d'un torrent ..., donc le pire dégustement qui soit, car tout ce qui boit de l'eau, et tout ce qui vit doit boire de l'eau, affine passionnément les désirs ardents des eaux déchaînées des torrents.

L'eau des torrents, vous savez, la haute montagne, les crues, l'ivresse naturelle, la dévastation des pauvres dans l'eau.

ELLE :

L'utile et le désir ardent : c'est tout compte fait tout faux. L'inutile et l'utile, le désir et l'ardeur, la cuisine et la haute montagne. Et enfin la relation amoureuse entre l'utilité et le désir est alors un robinet d'eau de haute montagne. Tout massif montagneux aime et alimente l'utilité d'une cuisine. Et dans l'évier tout est réalisé, mélangé, rejeté et désactivé, descendu par le siphon. Une fosse septique est donc la seule autorité parentale d'une montagne. Un massif montagneux appartient à toute cuisine. Une cuisine est toujours une représentante légitime de montagne et se tait parce que toutes les grandes envolées dépendent de sa pente.

LUI :

Con et texte. Recherche pour le contexte total. Ce dernier est soit atroce soit le mieux indiqué pour reconforter. En pensées il y a belle lurette que je ne brosse plus de dents en étant allongé avec une précipitation secrétée de la hauteur la plus haute ... ou le goût sale avec la saleté. Je bois alors désespérément le dentifrice dissout et pour cette raison une bière et à cause de la bière un verre d'eau-de-vie et, puisque le tord-boyaux brûle tellement, une gorgée d'eau fraîche des hauteurs, directement du robinet d'eau, la bouche en cul de poule.

Etes-vous contente à présent?

Est-ce suffisamment obscurément clair?

Cela vous répugne-t-il assez confortablement?

*Le véhicule entre nu, donc sans signes les caractérisants, LUI et ELLE, avec une malle d'accessoires et muni d'un bouquet de fleurs. Sans savoir quoi faire, il les regarde, ELLE et LUI. ELLE indique d'abord les fleurs, puis elle-même. Le véhicule se munit des attributs LE caractérisants et lui remet le bouquet à ELLE. ELLE regarde les fleurs sans grand intérêt et les balance sur une table. Le véhicule déguisé en LUI trempe le bouquet de fleurs dans de l'eau qu'il fait couler dans le lavabo. Il s'habille en ELLE et commence à manger les fleurs. LUI se lève, arrache le bouquet au véhicule déguisé en ELLE et le fout à la poubelle. Le véhicule se transforme en LUI et, furieux, enfonce avec les pieds, les plantes encore plus au fond de la poubelle. Le véhicule sort.*

14.

LUI :  
Était-ce bien nécessaire?

ELLE :  
Non, mais possible.

LUI :  
Vous savez que je suis convaincu que vous savez que je ne vous offrirais jamais des fleurs, parce que je sais que tu es trop intelligente pour les fleurs autour de toutes les couleurs.

ELLE :  
Si je vous avais fait part d'un besoin de fleurs, tu aurais ramené des brouettes entières remplies de ces trucs. Tu exagères à tous les coups en vous rattachant à tout via excès. Tu atteins toujours le but quand tu es perdu comme il faut.

LUI :  
Vous avez raison. Je vous aurais satisfait à votre propre rêvasserie par un bouquet d'orchidées et de pâquerettes, le tout garni de cuisses de grenouille et de tortues à potage. Vous auriez été recluse dans vos oubliettes parfumées grignotant des exotismes quelconques. Vous auriez pu mourir et on n'aurait pas senti votre mort. Vous non plus, vous n'arriveriez plus du tout à vous orienter si l'on satisfaisait les besoins le plus asservis à votre propre corps. On est perdu pour de bon comme être humain satisfait pour de bon.

ELLE :  
Vous êtes écoeurant et avant tout vous êtes dégoûtant de façon tellement par principe intentionnelle. À tous les moments mal choisis vous vous montrez plein d'esprit et situationnel envers le corps quand la situation n'a tellement pas du tout envie de vous.

LUI :  
En fait, il ne reste plus une goutte à boire depuis longtemps.

*Entre-temps, la lumière est devenue insoutenablement éblouissante. Le véhicule nu erre en titubant dans l'appartement, dans la main une lampe de poche allumée.*

LUI :  
J'ai raison, la lumière est insoutenablement crue. La lumière blanche est mon ennemi le plus cher.

*Soudainement noir.*



## Troisième scène

*La chambre à coucher, ambiance du soir, apparemment on s'est reposé. LUI est assis à l'envers sur une chaise et passe la main dans ses cheveux pour les arranger, ELLE est assise sur un tabouret et se maquille assez négligemment. On n'a pas du tout l'impression qu'ils ont passé la nuit diurne ensemble. Le véhicule est couché sur le lit non en désordre et s'amuse avec des attributs les caractérisant, LUI et ELLE.*

LUI :

Vous avez réussi une chose grâce à une ironie excellente, c'est que la nuit diurne a ressemblé à une quelque chose : comme il se doit forcément pour un jour diurne sans pour autant précipiter les soi-disant sens dans une quelconque ivresse à venir. Vous accomplissez tout stationnairement et de façon infâtement virginale et tu sais bien, même avant votre savoir propre, qu'un autre jour tout pourrait être autrement, en supposant qu'un autre côté puisse exister qui pourrait éventuellement toujours advenir.

ELLE :

Je sais que vous adorez le malheur et votre compétence incroyablement malheureuse à tout mon estime. Vous seriez peut-être la seule personne à laquelle je prêterais main forte si le cran d'arrêt du revolver restait bloqué en pleine auto-exécution. En ton nom je déposerais plainte contre le fabricant et me sentirais à mon aise en mandatée contre le blocage vous ayant été infligé.

LUI :

J'insiste sur les inconvénients. La haine reste mon avantage. Je me promène dans la rue et contemple mon abattoir. Sur toute personne rencontrée j'ai vu du premier coup le point d'impact de projectile lui étant propre ou l'endroit où l'on aurait pu l'ouvrir au couteau.

*Le véhicule déguisé en ELLE sort du lit, LUI montre l'araignée qu'il a au plafond, puis LUI tapote presque tendrement une épaule et disparaît.*

ELLE :

Ton fourgon funéraire élégant carriole bruyamment et avec une certaine volupté sur un chemin charretier, le mien fonce à toute berzingue sur une allée et le châssis du mien brille et renvoie autour de lui le reflet d'un joyeux environnement avec tant de violence que lui, le fourgon funéraire, n'est plus obligé de ressembler à un corbillard. Afin de pouvoir se refléter dans un environnement parce qu'on est soi-même ce qu'on a de plus cher, il faut vendre à l'environnement au moins quelques sachets de reconnaissance comme chaleur humaine en échange d'un genre de pacte de non-intervention.

16.

Votre corbillard à vous par contre s'est entre-temps immobilisé, peut-être tout à fait par hasardomanie devant une petite chapelle de peste. Ton corbillard est du point de vue poussière repoussant, à vrai dire fanatique. Tout en vous est enclin au blasphème, à la solution finale, bref à l'absolu. Le surmenage est ta valeur sympathiquement moyenne, l'auto-incinération votre bonne moyenne. Tu es parfois une andouille attendrissante de façon agaçante.

*Entre-temps, le véhicule nu est revenu et commence à s'enrouler entièrement dans un tissu noir. LUI et ELLE se lèvent pour le chasser avec détermination.*

LUI :

Vous êtes quelqu'un qui pourrait oublier son sac à main sans que ta personne soit énervée du fait que vous auriez perdu quelque chose qui concerne vos mains : voilà pourquoi vous êtes une personne dangereuse. Tes affaires te visant retrouvent toutes seules le chemin de retour vers vous. C'est affreux, tu sais ... terrible. C'est un monde qui se porte lui-même à vous et te raconte à tous les coups tes histoires à toi ... et non pas une farce sur lui-même, je veux dire le monde, dont vous crevez d'envie en fin de ... je ne sais pas : compte, comme un crève-la-faim faisant une fixation sur le sucre désire une meringue dans la vitrine d'une confiserie raffinée. Mais l'espace entre vous et un objet est malgré tout un espace du rire, et plus précisément un espace du rire où il est tout à fait permis de dire parfois quelque chose de sérieux pour que tout puisse rester exotique et divertissant.

Ce doit être quelqu'un comme toi qui a appris au monde d'être ennuyeux. En guise de remerciement le monde sait ce qu'il est, c'est-à-dire ignoble, le cas échéant exclusivement ennuyeux et surtout tout simplement con.

*Le véhicule déguisé en LUI fait quelques pas sur la scène tenant au-dessus de sa tête une couronne de lauriers. Mais aussitôt il disparaît pudiquement.*

ELLE :

Vous ne connaissez pas mes formes. Tu ignores comme il est facile d'être comme je suis. Je te vois, toi tu me perçois, voilà toute la différence. Si nous produisions des dépendances, tu pourrais probablement moins te passer de moi que ton attention me serait nécessaire ; et en cas d'urgence je pourrais te laisser chuter dans l'oubli et toi tu serais obligé de m'effacer pour toi-même.

17.

Tu es ma taupe myope, sapant une terre à laquelle je ne puis appartenir et malgré tout tu remues la terre pour moi qui suis un oiseau oculaire, une personne de proie, si vous préférez, qui se nourrirait de soleils, si des soleils comestibles existaient et si l'on pouvait les manger sans se retrouver dans le schwarz. Toi tu bouffes les bestioles de compagnie du livre d'histoire naturelle, moi je joue avec, jusqu'à ce qu'elles s'égarent par hasard dans mon gosier. Vos images sont contagieuses et je vous dédie mon image d'oiseau, je le dédie malgré tout à toi.

LUI :

Tu es douée d'une cause première. Moi, pas une seule des causes au premier plan ne m'existe, car elles ne me veulent pas, les causes, je le crains ou le souhaite. Tout en ma personne communicable s'illumine sur ses bords de manière perversément autonome lorsqu'on fait tomber en ruine, complètement en ruine, ses propres signes distinctifs que l'on nous attribue. Encore et encore un refrain survient impitoyablement, il n'est pas nécessaire de le fabriquer de force encore et encore. La musique en soi est coupable. Les musiciens sont innocents.

ELLE :

Ça vous l'avez très correctement développé, mais contre vous. Si l'on voulait montrer ce qui veut se montrer de son plein gré, comme on le prétend, on ne ferait que démontrer ce qui voulait de toute façon depuis toujours se révéler à celui qui parle.

Un paysage devrait être tous les paysages à la fois. Vous atterririez sur moi ou moi sur toi, et tout se montrerait au grand jour si tout voulait nous être indifféremment valable.

Voulez-vous que tout nous soit indifférent?

Que répondez-vous à une indifférence quand on te la présente?

LUI :

*LUI se lève et arrose maladroitement les plantes. Le véhicule déguisé en ELLE arrive avec un arrosoir et l'aide.*

Désolé, je ne puis m'abonner à votre magazine. Vous voyez la pile là-bas et donc, combien de choses je me suis déjà fait refourguer. D'ailleurs, je vais bientôt partir en voyage pour un moment étrangement long. Et vous comme représentante en magazines savez bien à quel point il est difficile de faire suivre quelque chose à quelqu'un. Je souffre tout de même en permanence de mes pressentiments et de mes propres rectifications de ces sentiments, mais je peux bien sûr vous faire un café si vous souhaitez rester un peu.

18.

ELLE :

Ça ne m'a pas dérangée de vous monter le courrier, mais vous feriez bien de clarifier le numéro de votre boîte aux lettres, sinon vos envois postaux continueront d'atterrir parfois dans ma boîte postale. Par ailleurs il est plus raisonnable de bien se couvrir que de se saouler la gueule.

*Devant la glace le véhicule essaie des attributs les caractérisants, LUI et ELLE, aucun n'est à sa taille. Nu, il va dans la cuisine chercher un couteau, revient dans la chambre, s'assied sur le lit et se met à s'entailler la peau des avant-bras.*

LUI :

Il faudrait en effet pouvoir laver la vaisselle au lit. Le boulot mondial entier pourrait être accompli au lit, mais ainsi on ne fait que procréer occasionnellement et la plupart du temps dormir dans la chambre à lit, dans la chambre à coucher, dans la chambre mortuaire.

ELLE :

Depuis que nous avons nos enfants, nous avons définitivement prouvé à la réalité notre volonté de vivre. Nos enfants pondent nos œufs et nous nous chantons mutuellement des berceuses. En tant que votre épouse à vous, comment pourrais-je ne pas me sentir négligée sachant qu'à une époque tu ne m'a pas négligée. C'est un hélicoptère de combat qui se déchaîne de façon cyclique au-dessus de la chambre à coucher pour détourner l'attention de tout ce qui est utile et en quelque sorte n'existe pas.

*Le véhicule, désespéré et nu, s'apprête à se suicider avec le couteau. LUI saute sur ses pieds, lui prend le couteau et lève l'index pour le mettre en garde. Le véhicule s'allonge sur le lit et joue avec ses orteils.*

LUI :

Il serait peut-être vraiment plus vitalopropice d'avoir des enfants ... ou bien un animal domestique, qui sait? Les progénitures et les animaux domestiques certifient conforme l'emploi du temps journalier. Et si on partait en voyage, on léguerait les uns à l'État et se ferait un sacré plaisir de tuer les autres ou au moins de les abandonner. Soit dit en passant que pendant des nuits entières j'ai forcé ceux de mes organes auxquels incombe en général la responsabilité de l'attente, à être désespérés et, en dépit de ma violence envers moi-même, j'ai été ahuri à la cool de voir que bien trop souvent tu ne sois vraiment pas venue.

ELLE :

À chaque fois que je pensais à toi, j'ai fait semblant d'avoir perdu mon sac à main avec tous mes bijoux pour que ma propre réalité ne me soit pas épargnée de force. Par ailleurs, nous nous trouvons dans des capsules temporelles, dans un assortiment donc. Vous et toi, vous êtes ce dont on peut faire la découverte dans une étable monotone, des têtes de bétail à divers stades d'engraissement, mais rien que de triples andouilles. C'est seulement la différence entre sentiment et ressentiment ... dédiés à vous ou directionnés sur le sac à main imaginaire à bijoux. Votre valeur à vous est une pièce de théâtre, dans laquelle nous nous trouvons, dans ce morceau fragmenté de lieux et de corps. Ma valeur à moi est la distraction de tout ce qui doit vouloir. Et les deux doivent être distraction, car cela ne peut être autre chose, le théâtre et la distraction.

*Le véhicule essaie de s'étouffer avec un oreiller. ELLE se lève et, furieuse, lui enlève l'oreiller.*

LUI :

Toute autoconnerie s'annule d'elle-même si on la place dans sa propre connerie. Je vous achèterais sérieusement toute une brouette remplie de tes putain de fleurs de cuisine si j'avais l'intention de les laisser expirer et pourrir dans l'obscurité de cuisine, les fleurs.

L'obscurité est bien entendu encore quelque chose qui appartient à ces pièces. Vous savez, j'ai hérité ces pièces de ma mère.

Elle était parfaitement consciente du fait qu'elles me feraient souffrir, les pièces, je veux dire, et vous aussi bien sûr, vous qui mettez à profit ces pièces.

ELLE :

Disons-le comme ça : Lorsque mon mari et moi nous sommes séparés, il m'a laissé cette unité résidentielle dans l'espoir de pouvoir me délaissier dans ces pièces. Il m'a grattouillée comme un mouton et a murmuré : Tout ça est à toi maintenant.

Tout ce qui peut être perçu n'est rien qu'un casse-croûte éphémère, une famine mal dissimulée.

LUI :

La prochaine scène d'amour que vous allez vivre, avec baiser en deux dimensions et étreinte télévisonnaire, sera la nôtre. Vous tenterez d'imaginer qu'il s'agit de moi et toi tu imagineras qu'il s'agit de toi. La scène, elle, a lieu dans un poids lourd avec une plaque d'immatriculation vachement exotique. Vous serez capable de voir le film et le film d'amour dans le film. Le chemin le plus court entre deux points personnaires est le chemin pornographique.

20.

ELLE :

Je tiens votre tête à vous et à toi dans mes mains et dans mes pattes, ça dépend : et malgré tout les deux dans les deux à la fois. Ça suffit.

*Le véhicule nu les renifle, ELLE et LUI, puis sort.*

LUI :

C'est une bonne chose que tu as raison. En quelque sorte cela vous revient de droit. Pourquoi, en fait?

ELLE :

Cela se dévoile à moi, car cela doit de toute façon se dévoiler. Ainsi tout est mon manifeste.

LUI :

Des paysages? Faites-moi profondément le récit d'une surface. Moi je priseraï en charge les tripes concernées, comme saupoudrant le tout avec.

ELLE :

Je ne suis pas sûre de vouloir vouloir une chose pareille. J'en doute, tout ce qui est voulu se meurt si ... si ...

LUI :

Comme nous, comme cela nous détache l'un de l'autre par la mort.

*Noir.*

## Quatrième scène

*Dans le vestibule, ils sont habillés pour le départ, des valises et des sacs sont posés ici et là.*

LUI :

On y va, voulez-vous?

ELLE :

Toi en votre compagnie ... vous êtes incapables de vouloir une nousformité.

LUI :

Vous ne l'avez pas voulu.

21.

ELLE :

Vous ignorez tout vouloir. Vous élevez des bêtes utilitaires qui ne vous sont pas utiles, mais tu sais très bien les chasser, tu sais très bien faire déguerpir tout, c'est pourquoi tu es mon ami : et c'est pourquoi tu as moins de temps.

*Se changeant tout le temps de LUI en ELLE et vice versa, le véhicule transporte sans cesse des bagages vers le vestibule et les ramène dans les pièces.*

LUI :

Bientôt morte ?

ELLE :

Morte, bientôt, et tu serais content si tu pouvais encore être content.

LUI :

Une fois de plus c'est exact, je déteste tout ce qui est utile, et la non-beauté non-dissimulée renverse alors agréablement l'esprit d'un temps.

ELLE :

Tout n'a qu'à s'en prendre à soi-même sans être coupable de quoi que ce soit.

LUI :

Tu es en effet réel mon vestibule. Je vois effectivement éclairé dans toutes les impossibilités. Nous partons maintenant et nous partons loin. Les purgatoires sont abominables. Je ne sais corporellement plus quoi en faire, car le contexte connecté de vie se veut être un metteur à profit de toutes les possibilités. Pour toi toute chose décidée est une fausse couche, et personne n'avorte aussi complètement : que toi. J'aime votre savoir-faire si vif en matière de mise à mort et le savoir-faire encore plus mortel en matière de dissimulation dudit trait de caractère. J'aimerais tant que vous voudriez bien me souhaiter bonne connerie ... en ce qui concerne votre personne.

ELLE :

Il suffit que vous vous serviez pour que tu n'obtiennes rien. Il suffit que cela soit en accord avec soi-même pour que cela m'accorde et que je me prête à l'humeur ambiante accordée du moment. Toutes les personnes sont bien sûr en quelque sorte mignonnes et ont des états d'âme et sont par définition des possibilités de diversion.

22.

LUI :

Je prends. Je prends toujours tous les chemins, possibilités qui nous perdent en cours de route, parce qu'elles se sont transformées en possibilités en tant que variantes corporellement découvertes.

*Le véhicule déguisé en LUI est allé chercher le couteau et exécute, le pointant vers lui-même, des exercices de gymnastique grotesques.*

Entraînement, vous savez, faire passer de manière sanglante l'habitude de ce qui peut se manier, douleurs naturelles, distance bornée.

Vous êtes gravement ignoble et tu ne l'es pas, ni graside ni ignoble. C'est que moi je pratique le temps plus réduit, toute chose élue devient offensivement mortelle à cause de sa grande valeur, et cette coïncidence contextuelle vous en abusez sans vergogne contre ... contre ... je ne sais pas. Il est impossible de le savoir.

Le temps, ne l'oubliez pas, il ne nous reste que peu d'espace, nous sommes déjà dans le vestibule.

*ELLE va aux toilettes et s'assied, toute habillée, sur la cuvette comme si c'était une chaise. Entre le véhicule déguisé en ELLE, muni d'une tarte à la crème et d'une serviette. Il LUI balance la tarte en pleine tronche. Il faut que cela ressemble au cinéma muet. Ensuite le véhicule LUI essuie avec la serviette soigneusement la crème du visage et des épaules.*

ELLE :

Voilà que vous montrez ce qui est secret sans être secret, mais qui est précisément secret parce que c'est secret.

*LUI file à la salle de bain et se lave le visage et les mains. Finalement on se retrouve dans le vestibule.*

LUI :

Voilà, tout est prêt maintenant, me semble-t-il, bien emballé.

ELLE :

Vous voyez, vous ne vouliez pas vous laver les mains, et rien que pour moi vous avez tout de même filé à la salle de bain. Tu observes ma peau d'une distance de plusieurs centaines de kilomètres. En tant que volume plein tu m'attendras jusqu'à ce que tout soit fini, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus y avoir que toi. À ce moment-là moi aussi je pourrai à nouveau exister essentiellement, et toi tu rapprocheras imaginativement ta vieille chair de ma vieille chair et la serreras réellement contre toi, et je serai alors peut-être en voie d'effet capable de croire à une histoire qui n'a réellement lieu qu'après coup.



23.

LUI :

Vous prenez peut-être notation de moi parce que tu m'as vu. Nous n'y allons pas et pas loin. Même si je pars je resterai, je crois. Toi tu pourras vraiment partir parce que tu sais exister partout, sans histoire, sans aucun être que tu veux pouvoir retrouver. D'ailleurs, je reste de mon plein gré lorsque je pars.

ELLE :

Mon chien garde une maison qui sera la mienne une fois que je pourrai l'habiter. Etes-vous certain que tu veux rester ? Faut savoir que je suis en train de penser à mon libre arbitre plein de vapeurs.

LUI :

Vous avez trop violemment ébranlé mon absence de volonté pour que je ne sois pas amené à présumer, à cet endroit susceptible d'un nous, que je persiste sans cancer ou revolver sur le dos face à une quelque chose, jusqu'à ce que cette chose veuille bien physiquement redevenir visible ... je dis bien visible, pardon, et non pas peut-être éventuellement perceptible.

*Le véhicule recommence à déplacer les bagages de façon indécise.*

ELLE :

Je te remercie de ta compréhension vis-à-vis de l'étrangeté, car seule une étrangeté est capable de s'essayer à signifier une connaissance.

LUI :

Ce qui reproduit une fois de plus toute ta toiformité, parce que vous n'intégrez dans votre sympathie que les choses qui se comportent, dans ton sens, de manière suffisamment amorphe. Cela vous est sûrement indifférent, mais tu ne sais pas toujours que l'idée de la validité indifférente devrait, toujours et partout, être prête à intervenir.

ELLE :

Tu oublies tes fleurs de décomposition atteintes de troubles cérébraux, lesquelles tu aurais ramenées si on l'avait ordonné. Vous êtes comme tu es, et mon chien garde ma maison, limitée dans le temps, encore mieux sans chaîne que sans espace pour courir. Lorsque je t'ordonne qu'une femme doit te plaire pour la durée d'une journée, afin que je ne sois pas obligée de te voir le long d'une journée, alors tu m'apportes le soir même son cadavre.

24.

LUI :

Et vous caressez ma main experte en assassinat et murmurez : ça c'était quelque chose. Et pour me faire plaisir, vous me mettez de nouveau à la chaîne, car vous avez envie de partir en voyage jusqu'à mon rayon soit enfoui à un mètre de profondeur dans la terre.

ELLE :

Ça serait un plaisir de contempler un chien qui pendille à sa chaîne, parce qu'il a rongé à bout le sol qui lui permettait d'aboyer, de prier et de chier.

LUI :

Mais en tant que chien de race j'obtiendrais une petite place juste en dessous du fils de chien crucifié au cimetière pour chiens hautement privé qu'est le vôtre. Je le sais.

ELLE :

Le blasphématoire est votre champ de navets joliment arrangé, mais vous le montez trop souvent, votre fils de chien crucifié, cela rend votre conscience suspecte. Moi, une fois de plus, cela m'est égal si le fiston de chien de Dieu pense à moi ou pas. Je ne rencontre majoritairement personne qui soit obligé de mener une existence de longue haleine. Tu as le souffle raccourci, mais jusqu'à ta fin, c'est pourquoi tu devrais pouvoir connaître mon corps qui m'aime et auquel je suis, en tant qu'égopersonne qui apprend, très attachée.

LUI :

C'est une folie impériale qui n'en est pas une. Démontrer que rien n'existe : produit tout autant de la dépendance que le fait de prouver que quelque chose est soi-disant existant. C'est dû à la lumière et aux visibilités. Ton résultat élevé échoue à cause du côté physiologiquement furtif de toute apparition. La nuit tombe, et ta raison se retrouve toute seule sans être intentionnellement livrée à la solitude. Vous restez vous-même, car expulsée d'une clarté. Et l'image suivante attend déjà avec une déficience cardiaque dans la salle d'attente.

*Le véhicule joue à l'ennemi invisible. Changeant continuellement d'attributs caractéristiques, il fouille, muni d'une carabine, l'appartement de fond en comble. Il fait semblant de tirer dans la cuvette des W.-C., dans une marmite, et cetera.*

25.

ELLE :

Et finalement on meurt quand même dans son lit ou dans une voiture et pas chez le médecin qui, lui, ne fait que publiquement annoncer qu'on est mortel, car pour tout il a un médicament qu'il fallait trouver.

LUI :

C'est tout de même déjà le vestibule, un épilogue caduc parmi toutes les possibilités.

ELLE :

Vous n'êtes obligé à rien, vous n'avez besoin de rien et pour cette raison de tout. Votre vie ne te nourrit pas, elle t'appartient simplement, comme ton nez t'appartient ou ton pied gauche. Lorsque j'imagine, que vous me tapez sur l'épaule, j'ai mal au cœur. Voulez-vous que j'ai mal au cœur ? Je ne trouve même pas si bête le fait de pouvoir avoir mal au cœur. Avec toi je pourrais au moins encore avoir mal au cœur.

LUI :

Dès à partir ma naissance j'ai eu mal au cœur, anthropomal, et en votre compagnie je suis soudain entouré de la crainte de t'ennuyer, comme on entoure de soins une laitue avant de l'arracher. Toujours est-il que je me trouve entre nous deux, vous savez. C'est agréable de ne rien aimer, et rafraîchissant de tout détester. Et cela t'es forcément étranger de par ton autosanctionnement, un placage psoriasistique que vous n'avez éventuellement pas voulu rencontrer pour l'instant.

*Le véhicule déguisé en LUI s'approche de LUI, lui passe la carabine, sort une loupe de sa poche, l'observe ELLE, remet la loupe dans sa poche, récupère la carabine et repart à la chasse. À un moment donné, il se cache dans un placard.*

ELLE :

J'ai maintenant envie de te surprendre. J'aborde des contextes qui t'appartiennent en fait à toi. Considérez cela comme une amabilité. N'importe quel après coup est l'être humain d'après. T'appartiens à qui toi, voilà ce qu'on demande en rase campagne près du bétail, et on murmure son nom auquel on appartient, la lignée à laquelle on appartient. C'est que les vivres sont des moyens corporels, et les corps poussent dans les champs et les prés et les chiottes.

Tu sais quoi ? Nous pourrions rendre visite à nos conditions corporelles. Nous devrions laisser derrière nous de côté notre vestibule qui ne saurait être le nôtre, et jouer avec nos provisions, avec nos champs et nos prés et nos chiottes.

26.

LUI :

J'ai l'habitude de sévir dans les cavités abdominales auxquelles je suis réservé. C'est précisément pour cette raison que je n'existe pas vraiment. Vous êtes trop sûre de vous, c'est pourquoi vous advenez en vous. Ça serait par contre sympa de confectionner non-sérieusement l'essai, jusqu'à ce qu'on puisse l'appeler ludique, l'essai.

ELLE :

Si jamais vous deviez pouvoir rentrer à la maison, vous y trouveriez le couvert mis. Je m'intéresse à toi, parce que je peux m'intéresser à vous. Ta non-existence est bien sûr une machination, une continuation de vos origines contre vos origines. Vous en savez trop, c'est pourquoi on devrait te donner un coup de pied dans le ventre, afin que vous puissiez ressentir une douleur de pied ferme, avec laquelle vous effectuerez un déjeuner d'affaires, jusqu'à conclure un contrat de compréhension tenant debout de la toiture aux pieds et qui t'offrirait une nouvelle fois au monde.

LUI :

Certes, rien n'est plus indispensable à l'homme que de disposer de son vivant d'un exécuteur testamentaire. Beaucoup de vie, beaucoup de testes. Je n'hésiterais pas un seul instant à vous stipuler comme clause munie d'illustration dans le contrat, comme une fameuse clause en tout petits caractères contre moi.

ELLE:

Vous avez du feu ?

LUI :

Je n'en sais rien.  
*Il lui donne du feu.*

ELLE :

Dans les champs et les prés et les chiottes tout brûle pour toi telle une preuve.

LUI :

C'est bien la seule chose, mais je n'en sais rien.

ELLE :

Que savez-vous au pied de la lettre ?

27.

LUI :

Ce qu'on prend au pied de la lettre, quoi. Le reste, c'est pas vos oignons et, pour commencer, encore moins mes oignons ou mes trognons à moi. En tant que personne accro à la cachotterie vous voulez trop de choses non cachées. Votre créneau érotique vis à vis de tout est trop spéculative et en fait cent pour cent réactionnaire. Vous détestez toute revendication territoriale et glorifiez la situation qui a rendu possible la revendication territoriale. Vous faites du charme aux machines triviales tant qu'elles font poliment semblant ou ferment leurs gueules. Tu es ce genre de personne qui se met un bocal avec tête de tueur en série sur le buffet de la salle de séjour. À qui appartiens-tu ... voilà votre question que tu n'as pas inventée. Vous n'avez même pas à déchiffrer la question, parce que tu es QUELQU'UN, ça va de soi, quelqu'un sur qui on ne saurait raconter de ragots.

Mais les situations comprennent tout et se visent toujours elles-mêmes. Tout est claqué et lessivé. Tu aimes le hasard comme un orage, de préférence le plus violent possible, pour qu'il ait l'air d'un hasard. Il pleut comme vache qui pisse sur les champs et les prés et dans les chiottes, mais tout sèche également, l'humidité a toujours vite fait de filer au ciel. Tu sèches tes cheveux secs et traites ta propre beauté qui, en tant que commis voyageur, défie depuis bien longtemps tous les pourcentages.

On n'est pas à la hauteur de soi-même, mais au contraire à celle des champs et des prés et des chiottes.

*Affublé d'un masque de cochon, le véhicule déguisé en LUI entre en trébuchant dans le vestibule pour disparaître aussitôt. Il revient déguisé en ELLE, portant un masque de princesse. Il apporte une grande grenouille en peluche qu'il LUI met entre les mains. LUI, furieux, la jette et donne un coup de pied au véhicule.*

ELLE :

Vous me trouvez toujours là où je ne suis pas. Vous épouseriez plutôt mes champs et mes prés et mes chiottes que moi-même. Tapez-moi sur l'épaule, je vous prie, pour que je puisse avoir la nausée. Quand j'ai mal au cœur tu n'es rien, quelqu'un comme toi clamse alors sans que l'on y prête la moindre attention, comme on ignore une personne sur un terrain de foot qui s'intéresse au foot.

LUI :

C'est la politique des plus grandes distances. Si je venais à mourir par une journée pourpre dans tes bras, je pourrais dans les miens. Vous ne pensez à rien et empochez tout sans le percevoir, sans la beautitude de la guerre en tant que telle.

28.

ELLE :

Que vous racontent les champs et les prés et les chiottes, lorsque vous écrabouillez du pied tout ce bazar?

LUI :

Ce qui est mort est à chaque fois une prophétie qui appartient à elle-même.

ELLE :

Vous voulez parler de ce qui est mort en tant que votre nette traciformité. Là où vous avez mis le pied tout est mort.

LUI :

Tout à fait mort, tout à fait mou, tout à fait pourri jusqu'à la moelle.

ELLE :

Tout ce qui est cadavéreux est mou avant de se fossiliser.

LUI :

À vrai dire la minéralogie est une branche de la physiologie.

ELLE :

Tu crèveras d'un cancer de l'air, de la stupidité de l'air. Ton cadavre ne fera penser à rien d'autre qu'à un matelas gonflable.

LUI :

Vie veut dire vie et réfrigérateur veut dire réfrigérateur. Mes restes t'embrassent, embrassent votre côté absolu.

ELLE :

Je sais à présent que nous pouvons y aller, et nous irons par les prés, le long des champs et, les chiottes, nous les commenterons, car elles nous appartiendront, les chiottes.

Noir.

## Cinquième scène

*À la campagne. Maissonnette, jardinet, pré. Très loin bruits d'une porcherie, plein jour.*

ELLE, *dépose des bagages :*

Je peux imaginer qu'il pourrait me prendre une envie de dire : Je suis joyeuse aujourd'hui, ou : Une journée ravissante mène une existence à cet endroit de la vie, ou : Le jour se comporte comme un charme aujourd'hui. On pourrait rajouter que c'est beau, c'est-à-dire le temps, le contexte entier, le paysage comme patrimoine et toi aussi éventuellement. Il est merveilleusement activo-authentiforme d'être là où nous sommes.

LUI :

Nous sommes chez nous. Et si vous voulez bien pour une fois vous laisser aller à abandonner à la légère votre vousformité, vous vous croirez sans tarder à l'étranger non significatif.

*Le véhicule déguisé en LUI entre en boitant dans l'image, s'appuyant sur une branche coupée et traînant derrière lui sa malle d'accessoires ; il est de mauvaise humeur. Il enfonce son bâton dans le sol devant ELLE en guise de déclaration de guerre. Il se change en ELLE et LUI fourre une touffe d'herbe arrachée dans sa chemise. LUI et ELLE réagissent à peine à ces gestes.*

ELLE :

Tu es méchant. Et dire que j'aurais pu exagérer l'occasion en vous appliquant un baiser. Au moins tu serais resté bouche bée alors.

LUI :

Un baiser aurait fusillé mon territoire national et accompli mon étrangéresque. Toute exagération délivre de la signification du matériau à exagération.

ELLE :

C'est dû au porc. Et le porc est dû à la porcherie. Et la porcherie est dû au fait qu'il est inévitable de créer des espaces en tant qu'incapacité : de garder quelque chose auprès de soi.

LUI :

Je vais te contredire contre moi. Porc est en soi un mot chaud, tout comme étable ne secrète rien d'autre que de la chaleur et de la sécurité.

ELLE :

Entassation, fertilité, besoin de se sentir entouré, besoin étouffé de se voir rejeté, être distrait, pourriture contagieuse de l'extérieur.

LUI :

Ce syndrome de l'agrément se manifeste par le biais des épousailles de porc et de chérie. Porcherie est en tant qu'existence linguistique un réquisitoire contre tout ce qui a trait à l'essence des relations entre les gens. Et sur le tas de fumier le boucher fouille, celui donc qui se propose et abolit tout, celui que l'on attend puisqu'il sait attendre.

Tu sais comment c'est, qu'il doit y avoir des morts, c'est pourquoi tu dissous tous les restes de ton effet dans l'acide chlorhydrique de ton esthétique.

ELLE :

Comme toujours : vous construisez à partir des matériaux de construction d'une volière toute une ferme. Comme résultat vous soutenez la cause que toute personne encombrée du sens de l'architecture se voit forcée d'achever dans sa tête personnelle la réalisation de votre construction épouvantable mais belle. Et voilà qu'on est assis dans votre horreur édifiante et se croit dans son propre camp de concentration. Il se pourrait qu'il existe des gens déteints par vos soins qui, à cause de vous, courent chez le prêtre ou chez le médecin ou, au moins, des gens qui se saoulent la gueule à cause de toi. Tu fais collection de tes victimes honnêtes.

LUI :

Une bande dessinée, vous savez. Quand on reçoit un coup sur la tête, il en sort un tas d'étoiles, ou : quand on doit se rassembler en mon nom, on broute mes bords et est en plein parmi moi, ou : on recherche le supérieur pour pouvoir être supérieur à son tour. Une monstruosité comme possibilité.

ELLE :

Voilà qui prouve ton énergie, mais qui ne prouve rien que ton énergie. Votre première chose est l'énergétique, la volonté-de-mener-la-vie-à-bonne-mort ... au bout du compte sans siège du passager avant.

*Le véhicule déguisé en LUI apporte deux seaux. L'un est plein, l'autre vide. Il vide le contenu de l'un dans l'autre, puis se déguise en ELLE pour remettre le contenu dans le premier. Il répète cela plusieurs fois.*



31.

LUI :

Votre énergie comme l'énergétique productrice de distances est démocratique, car vous comptez sur l'étrangeté dans l'étrangeté collective. Il faut par contre vouloir savoir que l'on doit pouvoir tuer tout, pour pouvoir acquérir une particule du monde à sa sympathie.

Je suis en train d'imaginer votre personne, vous savez, et je compte être inventé à mon tour jusqu'à ce que toute cette merde de densification poétique s'épaississe et finisse par se multiplier, tout comme un espace doit se densifier grâce à la langue.

ELLE :

Pour crever par hasard au cours d'une occasion ... ?

LUI :

C'est justement vous qui oubliez l'instant ... ?

ELLE :

Bien à l'instant contraire ... Vos instantanés ressemblent trop aux réserves naturelles dans lesquelles tu mets en scène tes raretés. Il y a sur toi le risque bien trop grand que vous vous abolissiez en employant les moyens trop grands. Toi, à coup sûr comme la mort, tu te flinguerais avec un canon. Et tout ce qui te survivrait serait obligé de prétendre : Voici un homme qui a tiré sa poudre à un moineau charretier beaucoup trop grand.

LUI :

Dans ce cas il faudra que vous m'égalisiez, si toutefois tu veux pouvoir égaliser quoi que ce soit. Tu comprends ma soif à moi du sang, mais êtes vous capable de vouloir vous persuader d'examiner une possibilité contraire?

ELLE :

Réfléchi tout droit à mon intention, avec une justice illégale interne, je pourrais te tapoter ton épaule intérieure. Il s'agirait là bien sûr d'une trahison perpétrée sur mon tableau de service et le fait d'être imbue de ma propre justice a finalement sur moi un effet dépuratif sans égal. Je serais carrément obligée de penser à vous si je t'embrassais.

LUI :

Etes-vous capable d'embrasser un corps étranger?

32.

ELLE :

Si tu es capable de t'embrasser toi-même, alors je pourrai, dans la mesure d'une possibilité qui se réalise, vous entrer en une pareille ligne de compte.

LUI :

Se pourrait-il que votre corps fasse preuve d'un comportement plus intelligent que le mien? Dans quelles subtilités se perd un corps intelligent? Se pourrait-il que votre corps devienne intelligent à chaque fois qu'il rencontre un corps étranger? Dans quelles subtilités se perd un corps étranger intelligent? Se pourrait-il que mon corps s'abêtisse quand, bien trop distrait par un corps externe, il ne tombe plus sur aucune occasion d'implorer? Cette bêtise serait-elle l'intelligence plus intelligente? Et puis d'abord, l'aptitude à la vie est-elle une forme d'intelligence?

*Le véhicule déguisé en LUI se met à creuser une tombe en plein potager.*

ELLE :

Ton impossibilité correspond bien entendu à une possibilité. Votre réalité est accro à la réalité, mes possibilités existent leurs possibilités. Et les possibilités sont toujours plus réelles que les réalités.

LUI :

Tu entends les porcs. C'est pour les porcs que nous sommes venus. Tous les porcs en collectif sont ce paysage.

ELLE :

Un paysage porcin est une provenance possible. Je préfère être une descendance qui n'est pas survenue.

LUI :

Vous changeriez de cap derrière toute validité si une valeur se comportait à l'avenant. Moi je proposerais à une telle valeur de l'accompagner et la suivrais dans ses déplacements jusqu'à ce que l'objet valeuriste ait envie de me flinguer, de sorte que je puisse l'étrangler sans scrupules et, évidemment, j'aurais une fois de plus une preuve pour la caractéristique de l'impossible.

33.

ELLE :

Je ne veux pas d'un monde, car je ne voudrais pas donner forme à aucun un monde. Il y a le monde qui donne forme et il y a mon indifférence envers ce qui représente le monde et que, selon le bon sens, j'appelle monde. Si je vous embrassais, il s'agirait de mon indifférence comme élection. Ce serait de la matière contemplée depuis toujours, mais tout de même de la matière en soi. Si vous m'embrassiez, tu t'embrasserais toi-même en tant que divinité.

Vous casseriez la gueule à quelqu'un avec la même exclusivité que tu embrasserais quelqu'un.

LUI :

Certassurrément. Peaux de beauté, mise en scène, ruse d'unicité, authenticité d'excellence, l'élitaire comme condition.

Croyez-vous que l'exclusivité est en droit d'exiger un usager en chair humaine ?

ELLE :

Ce qu'il y a d'extraordinaire en toi ce sont tes questions parfois absurdes. L'absurde signifie évidemment casser l'état familial des choses.

Tu sais, l'extraordinaire je voudrais le voir contesté en tant que facteur gonflé de la normalité. Toute vie devient inconfortable, quand les agréments sont réduits à entrer en éruption pour pouvoir avoir lieu.

LUI :

Encore un quelqu'un qui passe en vallonnant sur les massifs montagneux. C'est : comme si, lorsque tu clames, on te fait remarquer que tu te meurs, bien que tu saches parfaitement que tu es en train de crever.

Il existe quelque chose comme une reconnaissance négative, il se pourrait que tu t'en nourrisses.

ELLE :

L'avantage c'est que tout ce qui est reconnaissant, ignore que je lui suis reconnaissant de sa reconnaissance.

*Le véhicule, à présent nu, a fini de creuser la fosse et s'apprête à jeter dans la tombe tous les accessoires, c'est-à-dire les attributs les caractérisant, LUI et ELLE, le masque de porc, les seaux et cetera. Lorsqu'il veut y balancer une brouette pleine de fleurs, LUI le rappelle à l'ordre. LUI et ELLE montrent au véhicule l'araignée qu'il a au plafond. Confus, il se met à vider la fosse. À la fin, il comble comme un fou la tombe à mains nues.*

LUI :

Nous nous trouvons au beau milieu d'une pièce de théâtre et c'est un sale coup tout à fait vieillot que d'explicitier ce fait. C'est la tentative bien connue de tirer son épingle du jeu en faisant voler en éclats niveaux et métaniveaux. Mais il n'y a tout simplement rien à faire de nous et seule une pensée placée dans le contexte d'un tout est une fois encore une bonne pensée. C'est qu'il y a une fois de plus : encore une fois : seulement le théâtre.

ELLE :

Tu n'as rien à dire. Les originaux sont morts ou pas, sont prédominants ou pas. Du point de vue de la situation on se ressemble de toute façon à un point tel, qu'il ne peut y avoir que d'autant plus de différences. Toi tu dirais évidemment : différences meurtrières.

LUI :

Aimez-vous votre personnage?

ELLE :

Je joue interprétativement quelque chose d'auteuristique. Je produis des choses génératrices d'événements.

LUI :

Vous ne souffrez d'aucun théâtre à l'extérieur de ton corps. Après ta personne je n'aime plus rien en tant que souffrance d'autrui ... la nuit physique en tant que théâtre puant.

ELLE :

Nous sommes ici ensemble auprès des porcs parce que, dans un sens plus noble, nous ne sommes pas obligés d'avoir quelque chose en commun. Un théâtre beautéiste agréablement dangereux donc, si toutefois le théâtre pouvait représenter un danger.

LUI :

Naturellement, avant nous l'origine et derrière nous la musique de montagne porcine ou vice versa. En tant que comédien on s'évade d'une porcherie par autostrangulation à l'aide d'un public.

ELLE :

En quoi cela me concerne, moi qui joue celle que cela ne concerne en rien.

35.

LUI :

Probablement nos rythmes cardiaques préfèrent se mettre sur écoute eux-mêmes et embrasser les pattes les mieux irriguées du moment.

ELLE :

Je joue que rien ne concerne. Je veux dire que rien ne concerne en quoi que ce soit ... moi-même. Et que pourrait-il bien y avoir de spécial en moi, si je cherchais intentionnellement quelque chose en vous qui en moi serait, par la suite, forcément porté disparu. Tout fait mal parce que c'est écoeurant, mais il me faut, il me faut de manière générale quelque chose comme une autre planète, et rien ne vous concerne en quoi que ce soit.

LUI :

Personne n'existe exclusivement à l'intérieur de soi, ce qui représente une incroyable possibilité de mort. C'est la possibilité d'envoyer tout ce qui a la forme d'une coupe pour offrande au gaz pépère, du pays à nerfs tapable à mort. Un paysage qui s'effondre et s'incinère si, à un moment donné, on croit devoir lever la tête. Il ne faut pas la lever, la tête, vous savez ...

Vous savez ou tu sais, perdre les pédales là où rien n'existe, où rien ne peut exister.

*Le crépuscule est tombé et les bruits de la porcherie se font entendre plus nettement. Soudain tout est silencieux et noir.*

## Sixième scène

*À la campagne. Le soir est tombé. Parfois on est assis sur le banc devant la maisonnette. Au loin bruits d'une fête populaire.*

LUI :

C'est tout de même une scène extraterrestre, et même si nous déportions au monde trente-cinq enfants, cela ne rendrait pas la fosse d'aisances derrière la maison plus réelle pour autant. Si l'on mourait ici, on aurait simplement l'impression de ne pas pouvoir se retenir. On ne saurait pas arrêter les eaux de montagne rien qu'avec les mains. Cet homme est passé de vie à trépas ou bien : le porcelet s'est pissé dessus, ça voudrait dire la même chose, et ça voudrait simplement dire que quelque chose est parti tout seul.

Je reprends à présent encore une fois simplement ton besoin de distraction et te prie : Raconte-moi une belle histoire berceuse sur toi et sur moi.

ELLE :

La musique céleste est innocente. L'homme qui transpire fait montre d'une culpabilité réactive sous une couette en duvet du pays remplie de plumes, dont le duvet provient d'oies qui se sont gavées ici.

C'est agréable et cela se nomme vacances. Je ne suis pas un être ayant activeffectivement des antécédents. Je ne fais rien. Dans l'étable mes vaches poussent de grands meuglements sans avoir été traites, par chance mon branchement téléphonique appartient à l'État et si peu à un besoin extraordinaire de ma part de pouvoir parler à n'importe qui. Je te laisserais embrasser n'importe quel endroit de mon corps si je me croyais en mesure d'élire toute seule un chef d'État.

*Le véhicule nu se joint, muni d'un seau de peinture dorée, à LUI et à ELLE et commence à peindre en or son maillot blanc. Il se fait chasser par les deux, quelque peu amusés.*

LUI :

Venant du point culminant je descends donc les marches du point culminant à pas mesurés, quand je veux faire la connaissance de quelqu'un parce que je veux faire la connaissance de quelqu'un. Je m'adresse donc à une personne, et celle-ci m'explique tout excitée que les animaux doivent être morts quand on les mange.

Je pourrais vous laisser me rencontrer à l'aéroport, juste au moment où l'appareil serait encore tout juste visible de façon décollée. Je m'efforce de prouver à toi et à moi, et par conséquent contre nous, que l'on peut trouver le distingué mensonge poétique dans l'appareil, parce que vous voulez me prouver que tout est impossible parce que c'est soi-disant pour de bon, tout comme on dit au stade : cette fois-ci, c'est pour de bon.

ELLE :

Il ne faudrait pas qu'il s'agisse d'une question. Toute chose est une marchandise et toute marchandise est une étrange question spécieuse. Vendez-nous du temps et oubliez le prix.

Devant une gloriette ma mère est assise avec moi dans sa cavité abdominale et tricote en guise de menace une grenouillère bleue clair. Haletant, mon père zigouille à la binette un parterre pour semer des petites carottes pour son rejeton pas encore né. Faut que ça donne une nouvelle pousse costaud, murmure-t-il et transpire.

LUI :

Mon père a des points de côté, il est réaloeffectivement surmené. Il aurait tant aimé rendre pour une fois sismographiquement perceptible sa cabane à rondins dans la prairie en saillissant ma mère. Et même aujourd'hui, si ses cordes vocales n'étaient pas pourries depuis belle lurette, ma mère voudraient encore que ses sporadiques coassements d'alarme cassandristes soient la sirène d'une alerte aérienne qui chasserait aux abris tout ce qui est inapte à la vie .

ELLE :

Si au moins nous étions les enfants de ceux à qui nous avons été refileés, et non pas ceux à qui nous sommes arrivés. Il y aurait là une possibilité de tirer la langue à un milieu, un espace, une piste de décollage.

LUI :

Chacun est tout. On nomme cela l'humanité ou la liberté. On joue le monde adopté sous forme de désert hivernal et croit devoir se serrer les uns contre les autres, même si l'on doit s'arracher le visage. L'essentiel c'est : qu'il fasse chaud. Ne peuvent prétendre à une chaleur sévèrement incarcérée dans le temps que ceux qui ne savent pas tous seuls passer de vie à décès dans le froid. La justice siège dans la vie dans la glace.

*ELLE se promène tranquillement de long en large devant la cabane en rondins:*

Monter, descendre, sécher le cheval avec de la paille. Je contemple ton soi-disant corps. Je voudrais seulement parler, mais le cheval s'ébroue encore bien qu'il fasse noir dans l'étable, mais votre corps dans la demeure seigneuriale avoisinante me prive de ma voix, car il ne me passe pas une vraie parole.

Quel genre d'espace est-ce en réalité, une étable ?

*Pendant tout ce temps le véhicule, déguisé en ELLE, LA poursuit en secret en imitant tous ses gestes et exagère tout, en employant un filet à papillons et un casque colonial.*

LUI :

Nous n'avons pas d'étable. Nous n'avons pas de bêtes. Nous n'avons pas de terres. Nous vivons une étable sans tripes, connaissons les bêtes et nous sommes nos terres. On vient mettre les nouveaux oeufs de poule dans le réfrigérateur comme dans un cellier odorant. Dans un cellier ça sent toujours bon, quand on ne se trouve pas dans un cellier parce qu'on est en possession d'un cellier... justement pas.

38.

ELLE :

Et toi, tu entres dans la porcherie en faisant une tête, comme si devant la porte tu t'étais décrotté les bottes. Tu amènes les oeufs encore chauds du cul de la poule, et en fait tu as traversé le carrefour à toute vitesse et au rouge et tu fais comme si tu étais tombé du tracteur.

LUI :

Et, après avoir délicatement posé les oeufs, je range tendrement sous le fichu coloré une mèche de tes cheveux qui, en rébelle, s'est jetée sur ton visage bronzé.

ELLE :

Ça va tout à fait de soi, car je suis fière puisque je viens de planter la fourche à fumier dans le chien de garde que tu vas devoir enterrer par la suite, mais qui en revanche ne geindra plus lorsque le plein jour se lèvera.

LUI :

*LUI serre le cou au véhicule, à présent nu ; ensuite celui-ci disparaît.*  
Ce qui tombe à pic puisque comme ça j'ai qu'un seul trou à creuser, car l'un de nos aïeux s'est senti purement et durement forcé à bouffer les pissenlits par la racine, les pissenlits transformés en fourrage. Je voyais ma descendance de lui obligée d'obturer avec du foin ses voies respiratoires et parolatoires, de carrément l'empailler, jusqu'à ce qu'il rende de son plein gré ses tripes par le cul.

ELLE :

Une agréable coïncidence, vraiment, car au cours de l'écémage du lait une grand-mère puante a dû être noyée dans la blanche nutritivité. Le lait, on le donne évidemment aux cochons, car à présent il détient sans doute un goût curieux.

LUI :

Sur ce, il est temps de confesser que j'ai dû mettre le feu à la ferme, car elle ne porte plus rien ni personne. Le feu est par contre judicieusement foutu du point de vue dramaturgique. Il nous reste encore du temps.

ELLE :

Vous savez, je ne vous oublierai peut-être jamais que tu as fait cela. C'était une idée agréable. *ELLE se blottit rapidement contre LUI.* Souvent il suffit d'une seule et unique idée, atterrissant à pic dans la merde aux cochons, pour que tout soit sauvé.



39.

LUI :

Oui, nous allons escalader la colline qui barre la vue sur la ferme intégrale, et laisserons fondre dans la bouche le feu purificateur. Et juste à ce moment-là je te prierai de fredonner l'hymne national.

ELLE :

Et lorsque tout sera noir et emporté aux cendres, nous expliquerons à tout ce qu'il y a d'autochtone ce que c'est qu'un concentré organisateur de l'identité.

LUI :

De la peau du maire nous bricolerons un cerf-volant, et les enfants qui vagabondent, on leur donne à bouffer des bouts de viande crue.

ELLE :

Et quelque part sous les cendres nous dénicherons deux cartons à chapeau intacts. Nous les ouvrirons avec précaution, les lèvres légèrement humectées, pour en sortir nos deux casques d'acier.

LUI :

En faisant cela il va falloir veiller à ce qu'aucun sous-homme indigène, ayant survécu, ne nous vole un des casques, pour le remplir de cette terre volcanique fertile et y planter une rave fourragère.

ELLE :

Évidemment une sorte de chef d'État aurait survécu. Un plaisir doit toujours survivre. Il devra se charger de monter la garde d'honneur pour notre ferme aux cendres et il brandira un étendard en papier cul nationalement utilisé, accroché à une rame de haricots rabougrie.

LUI :

Et puis d'un coup il devra se nourrir. De ses mains vertes, il aura capturé une poule morte dont la poitrine est depuis longtemps gouvernée par les larves. Tiens, te voilà, ma poule, devra-t-il dire, ta crotte de poule me manque déjà depuis quelques jours.

ELLE, *est écoeurée et rit :*

C'est une possibilité achevée, mais pour l'autre côté du vivant, tu es blindé à un point que cela semble déjà suspect.

40.

LUI :

Il faut voluptueusement exagérer ça à fond. Ses index et ses pouces caressent la chair d'un jaune verdâtre de la poule pourrie qui pleure ses derniers liquides vers sa surface, parce qu'elle devrait depuis bien longtemps appartenir à la terre brûlée, la poule. Plongées dans leurs rêveries, les deux pattes chef-étatestques s'enfoncent finalement dans la poule, et ça lui rappelle la naissance de son fils. L'ensemble des cultures bactériennes nationales l'assistent lors de l'intervention obstétrique. Et quand il palpe enfin le petit coeur ferme, il dit tout bas : mon Dieu, je viens de trouver Dieu.

ELLE, *rit* :

Assez! Où est cette chose de par sa matière au-delà des mots?

LUI :

Ce n'est jamais assez. Seule une abondance indique, une fois par millénaire, le chemin vers ce qui est simple d'une façon peu causante. Entre-temps, il a entreposé le coeur de poule à l'intérieur d'un pain, ce qui lui procure l'inspiration d'enlever sa culotte pas enlevée depuis sept ans. Et il va de soi qu'il manque de mourir en cherchant, les yeux barjots de joie, à avaler la culotte tenant lieu d'hostie.

ELLE :

C'est une gloriette et c'est une maisonnette à l'écart servant de scène. Dans les maisons crèvent en grande majorité les gens auxquels les maisonnettes appartiennent. Tu as raison et tu as tort. Mais les cadavres n'ont pas l'importance redoutée que tu t'extasies à leur attacher. Ce ne sont qu'un tas de petites unités qui, c'est vrai, sont probablement liées, mais qui ont néanmoins toutes leur signification régionale. Toi tu espères les grandes structures qui auraient à te confirmer ton contexte personnel. Quand tout va mal pour vous, le monde se trouve au bord du gouffre. La réalité doit toujours se soumettre à ta peur totale. Apparemment vous croyez sérieusement qu'il est possible que tu pourras éviter d'être mouillé lorsqu'il pleut.

LUI :

C'est une délivrance ..., quand il pleut, car une pluie est forcée à s'annoncer. Tout ce qui s'annonce est mon appréhension. Je ressens le paysage, j'entends les cochons ivres de faim, j'entends les voix festives pratiquant une fête populaire : et tant grande est ma détresse qu'il s'impose à moi de placer un personnage dans le paysage qui murmure : Le Führer n'a pas bien compris Dieu, car juste à ce moment-là Dieu, étant en train de mâcher des pépins de raisin, ne s'exprimait pas clairement et, qui plus est, il était déjà bien pété à cause des pépins.

41.

Mais tout agit une confluence qui ne revendique rien d'autre que le mouvement, une contreprise saisissante. Tous mes soldats sont des soldats de plomb servant de modèle pour les vrais. Tout ce qui est inventé n'est pas compris et exploité contre lui-même, mis dans la balance contre ce qui est inventé.

ELLE :

Tout ce qui est mort est loin d'être aussi mort que tu veux bien le croire, car selon les goûts son aspect varie. On maquille un mort, l'habille de son plus beau costume, et l'assoit dans sa propre voiture. Partir en voyage avec un mort est un vrai plaisir. Si l'on peut se passer de quelqu'un qui nous fait la conversation, un mort est un excellent compagnon. Une nécessité de s'exprimer se rend au cimetière et drague un mort.

LUI :

Tout ce qui est mort est une dysexistence en tant qu'histoire en décomposition. Des pays délabrés entiers se déchainent et s'effondrent. La déperissence est la loi du moment. On déterre un mort et lui met un costume de location, tout en sachant qu'il va falloir rendre le tout, le costume et le mort. Il n'y a pas de conversation. Il n'y a pas de nécessité de s'exprimer dans ce sens qu'une possibilité de conversation est exclue. Il n'y a que ce qui ne peut exister : et ça, ça n'existe pas. Par conséquent, il existe une amicale destruction et une discrète vilénie.

ELLE :

Encore un attentat métaphysique sans macchabée, hein?

LUI :

Mes histoires ont toutes la même origine, la porcherie populaire et la fête des cochons.

ELLE :

Il faut prendre du recul par rapport à vous, même si cela devrait signifier une perte inamusant. La fête, la porcherie, la peste porcine, tout ça c'est les commandements d'une antidivinité qui recrute sans merci et rit connement, lorsque les disciples bouffent ses excréments.

*Une détonation, puis noir.*

## Septième scène

*Un parc à ferrailles, mais assez artificiel. LUI et ELLE entrent tranquillement à l'avant-scène. Le véhicule les suit, coltinant leurs bagages et sa malle d'accessoires. De toute façon le véhicule, désormais nu, se contente désormais de se comporter en valet de chambre.*

LUI :

Voici notre dernière scène parlée, la toute dernière va devoir s'évaporer sans parole.

ELLE :

Les lieux se sont laissés faire ... comme toujours. C'étaient les lieux dont les images figuraient de toute façon dans le catalogue. Vous prenez les images beaucoup trop au sérieux parce que vous voulez bien vous laisser détruire par l'oxygène des lieux.

LUI :

Je n'ai plus rien exprimé.

ELLE :

Vous ne nécessitez même plus parler, c'est pourquoi vous parlez trop. C'est ce qu'on appelle le démoniaque.

LUI :

Toute détresse est mon fonctionnement. J'attends dans ma ferme espérant que personne ne voudra montrer le bout de son nez. Et les parcs à ferrailles sont les fermes domaniales les plus secrètes, ça va de soi.

ELLE :

À présent la parole va pouvoir s'annuler. Le catalogue sur papier glacé est froissé, car il a été jeté. J'ai cessé de vous contempler. Tout ne me voit plus. La réalité se comporte comme une musique et moi je suis durablement dépourvue du sens de la musique.

LUI :

Le renouveau est entré en décomposition. L'unique aliment, c'est-à-dire la décomposition comme absence de perspectives, a été enfoui. Et une histoire ne peut exister lorsqu'on enfouit une saloperie qui avait déjà tout perdu avant de se trouver sous terre.

43.

ELLE :

Il y a certainement un arrêt de bus dans les parages. Un temps à odeur meilleure viendra une fois qu'on aura filé à l'anglaise. Toutes les conséquences martyrisent pour la durée d'un moment corporel l'administration d'un corps.

LUI :

Vous oubliez que ce n'est qu'une pièce de théâtre. Comme rien d'autre nous pouvons : nous permettre un adieu carabiné. Et surtout nous pouvons sécréter une harmonie anonymement inouïe.

ELLE :

Épargnons donc à l'art théâtral un autobus et remplaçons l'engin délivrant par un geste, par un bruit, par une fin.

LUI :

De toute façon, qu'aurions-nous bien pu faire de la notion du plein à craquer d'un autobus, vous et moi?

ELLE :

Passez-nous vos évidences. Il y a bon nombre de foules et bon nombre de miradors, où l'on peut se rendre.

LUI :

Vous finirez par mourir de votre future fatigue, qui sait?

ELLE :

Il n'y a pas d'autobus dans ce spectacle. Nous mourrons donc de part et d'autre de nos détails respectifs.

LUI :

Ma personne à moi est désolée, je n'y avais pas pensé, mais tout schéma signifie une possibilité de vie et votre schéma paraîtra, transparaîtra de derrière tout ce qui est fixé par parole.

ELLE :

Ça, tu l'a très joliment menti.

LUI :

C'était la tentative de se dépasser par le mensonge. C'était un mensonge qui cherchait à ne pas mentir méchamment.

ELLE :

Maintenant ça va être plus facile, tu sais, car c'est fini. Bien que ce soit sûrement la phrase la plus idiote : C'est fini. Le plus dur est presque passé, plus que le dernier coup de revolver. C'est presque fini et pour cette raison presque une possibilité. Etes-vous lié d'amitié avec un mutisme ?

LUI :

Il ne m'a pas été présenté ... ce mutisme. Tu veux parler d'un mutisme exempt de mort. Il n'existe pas, peut-être parce qu'il ne faut pas qu'il existe.

ELLE :

Le moyen de notre corps est la théorie, les moyens de notre esprit sont une pratique en déconfiture, ni l'une ni l'autre n'ont probablement jamais eu lieu.

LUI :

Donc, nous remballons tout. Que rapatrons-nous donc à la maison?

ELLE :

Il existe des mulets, mais pas de retour à la maison. Il faut tout simplement qu'elle existe, la diversité incroyable.

LUI :

Je sais. J'irai me raser et penserai qu'il le faut encore et encore. À la mousse à raser j'appartiendrai. Les lames sont oubliiformes, rien pour vraiment charcuter. Il se peut qu'on confonde en plus l'after-shave avec une eau-de-vie et renifle tout ému son propre visage.

ELLE :

Il fait clair, car il fait froid. Réalité est forme froide. Dommage que tu n'existes pas. C'est seulement un bruit qui, intimidé par notre propre ouïe, doit prendre une identité. Un son lointain, cher ami, voilà ce que tu es pour moi.

LUI :

Du pays qui résonne, je sais. Mais je le sais de par un refus total du tout.

45.

ELLE :

Il y a des affaires qui percent comme passant au travers d'un parquet vermoulu. Mais, après tout, elles restent des affaires, absurdités de l'esprit, amitiés comme ridicule. Tiens, à titre d'exemple on s'est épinglé devant la cervelle une fausse cocarde d'âme pour un ami et tout à coup c'est un parfait idiot qui s'occupe de nous. C'est ça les quotas d'erreur d'un néant.

LUI :

Tout ce qui mérite de l'amour pourrait sous nos mains. Le public, qu'a-t-il à penser? Autour de quoi sont tournés les contours d'une pensée?

Impressions?

Messes pour manque d'amour?

Absences d'empiffrement surcivilisées?

De la chair humaine qui braille?

On va vouloir savoir pour tout déporter par la connaissance.

ELLE :

Et ces commentaires marginaux qui sont les tiens, seront des pieds de pages puants à propos de l'adresse et de la sécurité.

LUI :

Et la citation jungloforme pourra sous cette forme s'annuler, j'espère. Au moins on l'aura trouvé chic de n'avoir rien compris.

Tu vois, ce n'est pas en raison d'une personne qu'on a de l'affection pour une personne, c'est plutôt qu'on préfère une personne par opposition au monde. Et ça, envers une quelque chose, c'est l'injustice la plus incroyable qui puisse exister, qui n'existe que de façon répugnante, parce qu'elle ne veut qu'une seule chose, et c'est qu'elle existe.

ELLE :

Contrairement à mon naturel je suis pour tout ce qui peut exister. Je ris quand il n'y a aucune raison de rire. C'est une amitié avec la réalité qui, hélas, s'asphyxie à chaque fois par ses propres carcinomes. Tout ce qui est utile attrape toujours le cancer. J'espère bien que tu n'auras pas le culot de mourir d'un cancer tant que tu me sers à quelque chose. Faut dire que tu es toujours blanc comme un linge quand tu n'es pas ivre.

46.

LUI :

Si ça se croit obligé de tomber malade, alors je me collerai personnellement au mur pour me flinguer. Et immédiatement je suis tout vôtre, un ami expérimenté, un joyeux compagnon de voyage comme diversion du paysage toujours atroce, un pantin marionnette prêt à tout. C'est horrible - quoi que cela veuille dire - que la chose la plus incroyable se fait toujours déchiqueter en premier.

ELLE :

Dépenser de la vie ... épuise. Il se pourrait que nous nous retrouvions, tu sais. Quand tout sera carbonisé, alors un contexte total se rétablira peut-être et te rencontrer sera alors une mythologie à l'ordre du jour, qui sait?

LUI :

Mythologie à l'ordre de la mort. L'homme doué de bon sens part, en tant que personnage partant, toujours du principe de la fin.

ELLE :

Maintenant que nous sommes enfin à la maison, vous vous remettez à penser.

LUI :

Je sais, tant qu'on est en vie, on tire au moins sur une possibilité, et fût-ce la possibilité de mort.

ELLE :

Tu ne trouves jamais aucune attraction distrayante. Tu piques du nez dès que tout se résout. Je suis contente, je suis toujours contente quand tout est fini. C'est qu'on peut alors se déshabiller sans que le monde y prête attention.

LUI :

C'est sûr, une mort prévisible rend fier.

ELLE :

Je ne veux pas qu'il doit en être ainsi, en revanche je trouve ça très amusant.



47.

LUI :

Si vous ne voulez pas, alors l'envie démesurée trouve, comme découverte d'un chemin, la phrase que voici : La troisième guerre mondiale, il faut la déclencher contre Dieu, c'est-à-dire le monde contre Lui.

ELLE :

Face au désir que rien ne devrait se consumer en entier, puisque cela nous tue, je vous accorde ce défaitisme.

LUI :

L'utilité d'image faussée donc.

ELLE :

Non, seulement un traitement du haut intronisé. On n'est pas obligé de : ne pas avoir de l'affection pour moi, il suffit que disparaisse ce qui veut me néantir par une proximité absurde.

LUI :

Donc, désir, épave, réunification et comme résultat l'absence de folie.

ELLE :

Exact, c'est-à-dire un ensemble inclinoforme mais privée de sens, la ferraille en tant que belle preuve. Un pot d'échappement rouillé, une brique de lait écrasée et un animal mort inodore.

LUI :

Tout ça n'est qu'une condition préalable du regard voilé. Les nuages de fumée des déchets interdisant la vue, réprimandes suggérant des promesses et causant du verbiage à tout ce qui est extérieur, les suites logiques faisant d'un assassin potentiel un vrai tueur en série.

ELLE :

Tout ce qui est prisonnement possible devrait pouvoir se retrouver en prison, comme abrégé d'histoire apprise.

LUI :

La catastrophe X dans la bourgade de X a causé la mort de milliers de personnes. Bon nombre des morts n'ont pas encore pu être dégagés. On craint l'apparition d'épidémies.

ELLE :

Comme c'est fâcheux. Mais ce qui est vraiment fâcheux c'est la conscience qui passe au hachoir des milliers de morts fétides aussi largement qu'un Othello à l'opéra qui chante et qui, lui, meurt peut-être même de façon plus réelle. Quelques larmes, une coupelle de vomi et un froc plein de merde.

LUI :

On met sur pied une hypothèse pour pouvoir tout supporter et pour être exaucé par un machin truc quelconque. On est dédaigné par quelqu'un de bien aimé et commet pour sa part les crimes les plus énormes, car on est soi-même condamné à être quelque chose de bien aimé rebutant. C'est presque fini maintenant, une fin prévisible de la parole du théâtre parlé, et on agite l'éclair nucléaire dysharmonique des frontières estropiées d'hommes.

ELLE :

Que peut-on répondre à cela? Un cri de naissance, qui sait, un cri de mort, entre les deux quelques cloches d'église mochissimes et un brin de divertissement. Etes-vous content?

LUI :

Oui, et qu'est devenue cette putain de tête merdique qui, il n'y a qu'un instant, mangeait un esquimau-à-l'harmonie-éternelle en poussant des cris de jubilation ou des cris de jubilation silencieux?

ELLE :

Justement une merde brièvement concise, sinon tout traîne en longueur de façon humiliante.

LUI :

Il faudrait être non véreux et aseptisé. Mais on est seulement des drôle d'oiseaux. Il faudrait sans cesse pouvoir mettre sur pied l'extrême, mais ce n'est pas possible. Ou alors on y arrive de façon inattendue et mal à propos, et dans ce cas on n'a pas le droit de pouvoir s'en souvenir, car cette putain de tête merdique est tout de même bien obligée de servir l'estomac quotidien et la belle-mère et la cuvette des W.-C. et les enfants et notre propre confort et la lubricité et le besoin de distraction et le lave-vaisselle et les sentiments sociaux et le hamster et la conscience politique et la propriomorale prothésaire et puis en plus la totalité des dépendances théâtrales.

*Un temps.*

49.

ELLE :

Oui.

### Huitième scène

*Le parc à ferrailles. Nuit. Le véhicule, on dirait qu'il a vieilli, tient dans les mains les attributs les caractérisant, LUI et ELLE. Tour à tour il regarde les uns, puis les autres. Puis il regarde longuement le sol sous ses pieds. Finalement il pose tous les attributs, s'approche de la malle et en sort un pistolet. Il pose le pistolet entre les attributs les caractérisant, LUI et ELLE. Il regarde l'ensemble pendant un moment, puis se déguise en ELLE, ramasse l'arme et se tire une balle dans la tête. Il ne reste qu'un court instant à terre, saute rapidement sur ses pieds, se déguise en LUI et se tire une nouvelle fois dans la tête. À présent il reste à terre pour de bon. Le faisceau lumineux le quitte et vient s'arrêter sur LUI et ELLE, côte à côte accroupis par terre. Ils se couchent et se regardent sans se toucher. Au bout d'un certain temps la lumière les quitte, eux aussi, pour se perdre dans le parc à ferrailles. Deux autres coups de revolver retentissent ; on dirait qu'il ont été tirés dans un espace très petit. Noir.*

FINI.